

Cet innommable qui ainsi se présente

Eh bien jouons, de manière appliquée, votre jeu des sept questions...

1. Aberration ou aubaine théorique : que représente selon vous la pensée « queer » ?

On a beau être *Rue Descartes*, la question se pose : s'agit-il d'une « pensée » (façon déjà bien hexagonale d'accueillir la chose) ? Quant à la prendre dans l'opposition aberration / aubaine, nul doute que cette démarche ne convient pas. Un bâton dans nos roues peut n'être rien de cela : une fête, parfois. Enfin, et pour achever de réduire la question à son trognon de pertinence, demandons-nous : pourquoi supposer que queer « représente » ? Présente conviendrait mieux. Faisant fonction de passeur, je m'emploie avec quelques autres inscrits au champ freudien, à présenter au public francophone cet innommable qui ainsi se présente.

Des textes paraissent, traduits aux éditions Epel : *Saint Foucault* mais aussi *Cent ans d'homosexualité*, de David Halperin ; *L'irrésistible ascension du pervers entre littérature et psychiatrie*, de Vernon Rosario ; *L'invention de l'hétérosexualité*, de Jonathan Ned Katz ; également, deux études désormais classiques, signées Gayle Rubin et Judith Butler, sous le titre *Marché au sexe* ; et aussi, dernière parution, le positionnement de l'œuvre du Caravage proposé par Leo Bersani et Ulysse Dutoit : *Les secrets du Caravage*. La revue *L'unebêvue* est là engagée, publiant *Le rectum est-il une tombe ?*, de Léo Bersani, *Platon et la réciprocité érotique*, de David Halperin, suppléments à certains numéros eux-mêmes consacrés à la subjectivité queer (non, vous n'êtes pas la première revue en France à introduire ce thème, cf. *L'unebêvue*, printemps 2000). D'autres ouvrages sont en chantier, à paraître prochainement, signés Lynda Hart (*Entre corps et chair, la performance du sadomasochisme*), Pat Califia (*Sex Changes*), Judith Butler (*Antigone's claim*, ainsi que *Gender Trouble*), Eve Kosofsky Sedgwick (*Epistemology of the Closet*). Affaire à suivre.

Ce geste (cette passe) relève du « à bon entendeur salut ». Il nous vaut quelques amis, ce qui est essentiel, infiniment précieux, et quelques détracteurs, psychanalystes en tête. Que les lecteurs se déterminent ! Qu'ils jugent sur pièces ! De là ma réponse à votre question suivante.

2. Les différences entre les contextes politique et culturel français et étatsuniens permettent-elles une importation ou une traduction de la pensée « queer » ?

Qui pourrait le dire ? Et depuis quelle invraisemblable position de surplomb ? Seule l'épreuve peut en décider. Quoi qu'il en soit, le fait est là : des traducteurs traduisent.

3. Qu'en est-il selon vous de la possibilité d'une véritable et durable réception du « queer » en France ? Pensez-vous en particulier que, la théorie « queer », d'origine anglo-saxonne, ait une pertinence telle qu'elle puisse surmonter la résistance de certains penseurs français face aux productions théoriques extra-hexagonales ?

Une réception « véritable » et, pire encore, « durable » serait déjà rater ce dont est porteur le signifiant queer (signifiant au sens de Lacan : d'un sens ponctuel, événementiel, et, pour finir, hors sens). « Ôtons, dit le poète, à "véritable" son insupportable véri ». Ponge commet là un geste queer : un détournement. Quant à parler de « durable » là où tout (lisez *Saint Foucault*)

n'est que stratégie, intervention liée au moment, à sa conjoncture, comme l'ont été les livres et autres prises de position de Michel Foucault, n'est-ce pas déporter le mouvement queer, le figer, déjà, en cela même dont il ne veut précisément pas ?

La résistance n'est pas là où la situe votre question. La résistance, c'est le queer. « Queer » n'est pas le nom d'une résistance abstraite, s'appliquant à déconstruire quoi que ce soit qui se présenterait. Née de minorités sexuellement opprimées, cette manière nouvelle d'engagement politique se caractérise notamment par un constant souci de déjouer les valeurs d'une société hétéronormée. Et puisque cette norme s'avère largement susceptible de récupérer à son profit cela même qui la conteste, la politique queer devra inventer, chaque fois, le déplacement approprié (parfois contre soi-même, ses propres « acquis »), celui qui serait susceptible de contrer cette récupération. A l'endroit de la *politique* dominante, la grande arme rhétorique queer sera la métonymie, figure par excellence du désir selon Lacan.

4. *Quels usages précis faites-vous de la théorie « queer » dans votre domaine de recherche, d'enseignement ou de création ?*

Ce domaine a un nom, dû à Jacques Lacan : champ freudien.. Alors que beaucoup de *gay and lesbian studies*, de travaux féministes, puis de *queer studies* (on ne peut absolument les dissocier) mordent sur la problématisation psychanalytique désormais socialement dominante (après avoir été longtemps un abord minoritaire) d'un certain nombre de questions, qui aurait pu imaginer que les psychanalystes, en France, majoritairement pour l'instant, pratiquent à cet endroit une politique de l'autruche ? Le fait apparaît hénaurme (Queneau) ; d'autant que les susdits travaux ne négligent pas la psychanalyse, que ce soit pour y prendre un appui ou pour en contester la pertinence. Les études gay et lesbiennes, le mouvement queer sont nés en un pays, les USA, et en un moment où les bébés trouvaient de la psychanalyse, comme d'autres du calva, dans leurs biberons, aux mamelles de leurs mamans et de leurs papas. La psychanalyse ? Disons plutôt cette version médicale, pastorale, de la psychanalyse que déjà Freud récusait (en vain : les psychiatres nord-américains n'en ont fait qu'à leur tête), que Lacan s'employait à critiquer. La résistance queer à cette psychanalyse est aussi la mienne. La psychanalyse n'est pas faite pour donner un sens à la vie de quiconque.

Des exemples de cette convergence ? La démedicalisation de l'homosexualité, obtenue de haute lutte par le mouvement gay nord-américain en 1973. Ou encore celle, plus tardive, du transsexualisme. Or la définition lacanienne du « sujet » comme pure supposition (il n'est que représenté par un signifiant, et, pire encore –si j'ose dire, car il n'y a rien là de pire, bien au contraire–, seulement auprès d'un autre signifiant) rend elle aussi obsolètes les catégories cliniques (le ternaire pernépsy : psychose, névrose, perversion). Cette mise à l'écart n'est pas accidentelle mais bel et bien constituante de la mise en œuvre du dispositif psychanalytique. Dire, écrire « un homo en analyse » (ou « un hystérique », ou « un homme », ou « un black », ou un « café crème », ou quoi que ce soit d'autre que vous prendrez comme argument de la fonction « ...en analyse ») est déjà avoir quitté la psychanalyse. Freud en était averti, l'a écrit. Autre exemple : la critique queer de la norme (Foucault) hétérosexuelle. Je crois pour ma part – reconnaissant volontiers que ce n'est là qu'opinion – que l'encore inouï « il n'y a pas de rapport sexuel », loin d'être à la traîne du mouvement queer comme du mouvement

psychanalytique, se présente comme un point qui n'a guère été atteint, si ce n'est par quelques-uns.

Le mouvement queer, comme la littérature mais autrement qu'elle, nous aide à mieux résister à la psychanalyse comme pastorale (sa tentation permanente). Nous sommes en dette envers un certain nombre de travaux qui sont ainsi offerts. En particulier la critique de l'incidence de l'essentialisme au champ freudien nous contraint heureusement à revisiter certaines propositions en effet intempestives, fussent-elles forgées par nos maîtres.

5. Pour suppléer aux difficultés d'arrêter une définition du « queer », quel est pour vous le paradigme même (le « comble », si vous voulez) de cet état des choses ?

David Halperin.

6. Qu'est-ce qui, en France, aujourd'hui, vous paraît « queer » ? Qu'est-ce qui pourrait ou devrait être queer-iser (ou queer-er) ?

Rien : queeriser (va pour cet horrible mot), croire devoir le faire, est déjà avoir raté le queer.

7. Quelles sont, selon vous, les limites de la pensée « queer » ?

Même remarque que ci-dessus, concernant la « pensée » queer.

En revanche oui, il y a une limite. Elle est constitutive d'un champ, de même qu'une limite joue comme condition de possibilité du champ freudien. Ce ne sont pas les mêmes limites. Mais les champs, en partie, se recouvrent. Appeler « sexualité » cette plage de recouvrement ne convient pas. Si ce n'est que, précisément, ce « ne convient pas » définit ce recouvrement (un accord de fond entre Foucault et Lacan). La limite du champ freudien est ce qui, au regard du social, définit la psychanalyse comme pratique et discours pariasitaires. Fagoter le social, participer à son organisation, à la construction de la norme, est interdit au psychanalyste s'il se tient à sa place, celle où, précisément, le social, son organisation, la norme échouent. On ne saurait être au four et au moulin. Même abstention constituante à l'endroit de l'éthique (là encore : Freud le savait).

Dirais-je que le mouvement queer se constitue en excluant la folie, le symptôme au sens psychanalytique, non médical, de ce terme ? Je ne saurais certes affirmer que cette exclusion a une portée constituante (le problème, que je sache, n'a pas encore été traité). Jusqu'à preuve du contraire, elle m'apparaît de fait. Les fous ne font pas communauté (si ce n'est sous cette forme embryonnaire de ladite « folie à deux » qui, dans la grande majorité des cas, se fait publique sous le seul mode du fait divers). Très précieuse, à cet égard la position critique (critique : également du queer, queer en cela) de Léo Bersani averti que les trumains (une écriture de Lacan) visent comme telle leur propre perte.

Jean Allouch